

Le Club Vidéo de la dernière chance

Chronique #9 (Décembre 2024)



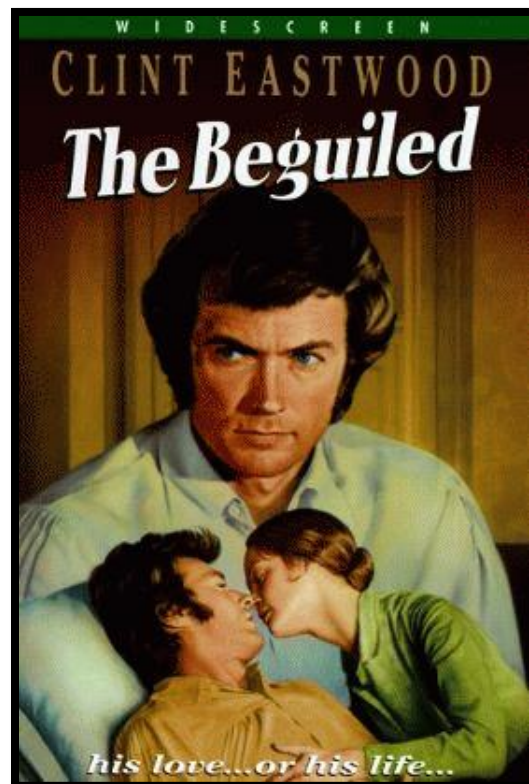
Don Siegel

Don Siegel est un réalisateur dont tous, admirateurs et détracteurs, reconnaissent le professionnalisme, le savoir-faire et l'efficacité. Son statut d'auteur, cependant, est loin de faire autant l'unanimité. Pourtant, en face du grand nombre d'excellents films (dont peut-être 1 ou 2 chefs-d'œuvre) dont le générique nous certifie qu'il les a mis en scène, la question de savoir si

chacun d'eux est relié à l'ensemble par le fil intime de thématiques personnelles ou par le principe unifiant d'un style reconnaissable peut sembler un peu oiseuse. Toutefois, force est d'admettre que le caractère direct, cru et rectiligne de la plupart de ses films ne peut qu'accuser, par contraste, la forme sinueuse et sibylline de ceux, plus rares, qui échappent à cette tendance. Le fameux *Invasion of the Body Snatchers* venant aussitôt à l'esprit, mais aussi, et peut-être davantage, le méconnu *The Beguiled*, qui nous intéresse ici.

L'action est la matière sur laquelle travaille d'ordinaire Siegel. Sa mise en scène sait tirer de chaque geste, de chaque déplacement, de chaque élan le maximum d'expressivité. Il maîtrise la vigoureuse et tranchante éloquence des corps en mouvement. Or, avant d'être réalisateur, Siegel fut monteur et surtout, il régla les scènes d'actions de plusieurs films, riche expérience qui, jointe à un talent naturel, ne pouvait que favoriser chez lui une conscience aigüe des articulations (points de montage) et des aspects (valeurs de plan) déterminants et décisifs d'une complexe série d'actions en cours.

De fait, l'apogée de cette approche cinématographique s'incarne dans la figure implacable de Dirty Harry, le laconique anti-héros qui préfère laisser parler son .44 Magnum! Or, autant l'inspecteur Callahan se révèle par la violence que le caporal nordiste McBurney, dans



The Beguiled, se dérobe par la parole. Fin observateur, il perce rapidement ses hôtesse sudistes et, habile causeur, il les enjôle aisément. Il revêt ainsi autant de masques qu'il est

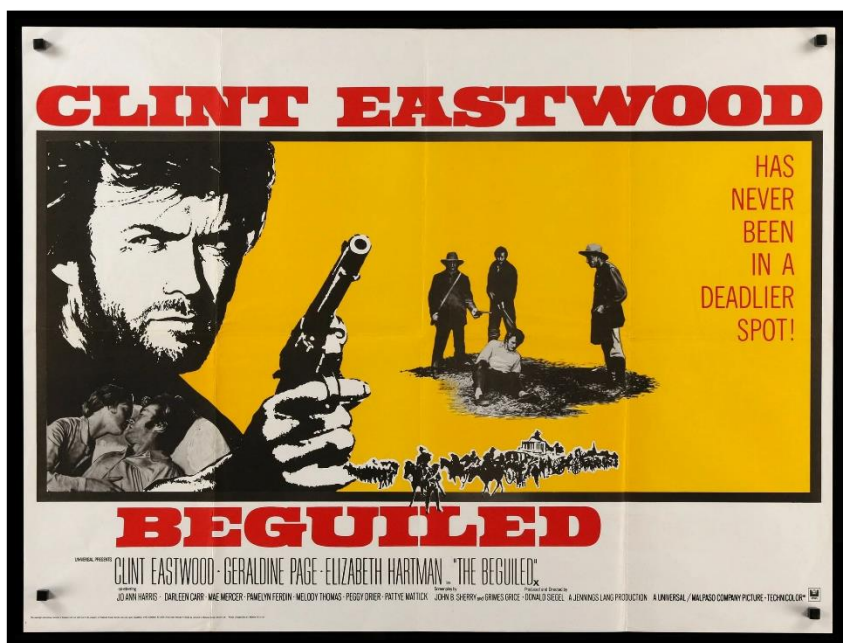
nécessaire à ses desseins: survivre et guérir de sa blessure en premier lieu, échapper à la prison en second, puis, enfin, peut-être juste jouir de cette vie et de cette liberté.

La mise en scène se chargera donc d'exposer la vérité des faits contre les rôles et les discours fallacieux du caporal autant que de ceux des femmes, des jeunes femmes et des filles qui le soignent et l'hébergent. Il ne s'agit plus tant pour Siegel de filmer ce que ses personnages font littéralement que de les filmer pour qu'ils trahissent ce qu'ils sont réellement. Les champs/contrechamps qui enserrant graduellement McBurney et les objets de sa séduction et les plans rapprochés qui finissent par enfermer chaque couple ainsi formé dans une troublante et inéluctable promiscuité; le jeu de la porte de la chambre où ce dernier est alité, avec ses hésitations avant de l'ouvrir pour entrer et ses pauses après l'avoir refermé en sortant, ainsi que les multiples attitudes et regards en franchissant le cadre, qui témoigne des refoulements et des émancipations du désir de ses femmes bouleversées par la présence d'un homme au sein de leur demeure isolée sur un territoire en guerre; la répétition de plans de personnages vus à travers des barreaux, des grillages, des stores, etc., engendrant inconsciemment un sentiment d'enfermement généralisé; les flashbacks antithétiques trahissant la noire ironie des descriptions que McBurney fait de lui-même et de ses actions; le montage entrecroisé des expressions ambivalentes et tourmentées de celle qui manie le scalpel et la scie et de celles qui, horrifiées, observent l'amputation/castration qui est pratiquée; et, enfin, cet audacieux plan subjectif de McBurney, empli par le derrière nu de la lascive Carol, qui obstrue entièrement sa vue et qui, en basculant latéralement, révèle la virginale Edwina à travers le cadre de la porte, plan qui illustre l'aveuglante lubricité dominant le personnage.

Dans ce monde en marge de la guerre, en sursis, stérile et exsangue, où la vie flétrit dans une attente figée et funèbre, l'arrivée du caporal changera cette maison assombrie par le souvenir,

la perte, le sacrifice et la peur en maison hantée par le désir et l'amour. Tandis que, épisodiquement, le pensionnat Farnsworth est visité par des détachements de Confédérés, véritables morts-vivants dérivant à travers une contrée désolée, et que, tout au long du jour, chacune de ses femmes et de ses filles se consacre "normalement" à leurs offices et leurs leçons, à la nuit tombée, la passion perce le glacis des apparences, secoue le joug de l'interdit et s'infiltré à travers les corridors et les escaliers. Le trope du film de maison hantée s'y trouve complètement renversé. Des femmes en chemise de nuit, arpentant les sombres couloirs d'une vaste demeure, avec une bougie à la main, portée par le désir au lieu de la peur, vers une chambre où repose l'objet de leurs fantasmes plutôt que celui de leurs cauchemars.

Siegel affirme que ce qui lui plaisait, entre autres, dans cette histoire, c'est qu'elle lui évoquait les nouvelles d'Ambrose Bierce. La critique française, en découvrant le film, perçut aussi le



parallèle. Et ce n'est que justice, puisque les affinités entre le réalisateur de Dirty Harry et l'auteur du Dictionnaire du Diable sont plus intrinsèques que cette simple coïncidence autour du

roman de Thomas P. Cullinan. Économie, épure, concision, sens de l'espace, appréhension physique et sensorielle du récit, causalité ironique des événements sont autant de caractéristiques pouvant s'appliquer à l'un comme à l'autre dans leur médium respectif. Tous

ses éléments traduisent chez les deux artistes une vision profondément misanthropique, noire et grinçante du monde.

Il n'y a pas à douter qu'il s'agisse du meilleur film de Siegel, sans toutefois pouvoir le soutenir aussi pour Eastwood, en tant qu'acteur autant que réalisateur. Néanmoins, cette année 1971 correspond à une étape charnière de sa cinématographie. Qu'un film aussi radicalement iconoclaste que de *The Beguiled* soit suivi d'une première réalisation, ainsi que de l'élaboration d'un nouveau personnage mythique, ne peut relever du pur hasard. Des forces créatrices jusque-là contenues en lui se définirent, se libérèrent et s'orientèrent. À partir de ce grand film fiévreux, subversif et équivoque, la carrière d'Eastwood empruntera une nouvelle direction et atteindra de nouveaux sommets.

DVD : [The Beguiled](#) ; [Invasion of the body snatchers](#)

Jean Carlo Laviole

Source des photos : IMDB